

## Bulletin d'histoire politique

# Les « boursiers d'Europe », 1920-1959 : La formation d'une élite scientifique au Québec

Robert Gagnon et Denis Goulet

---

50 ans d'échanges culturels France-Québec 1910-1960

Volume 20, numéro 1, automne 2011

URI : [id.erudit.org/iderudit/1055963ar](http://id.erudit.org/iderudit/1055963ar)

<https://doi.org/10.7202/1055963ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique et VLB éditeur

ISSN 1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Gagnon, R. & Goulet, D. (2011). Les « boursiers d'Europe », 1920-1959 : La formation d'une élite scientifique au Québec. *Bulletin d'histoire politique*, 20(1), 60-71. <https://doi.org/10.7202/1055963ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Les « boursiers d'Europe », 1920-1959

### La formation d'une élite scientifique au Québec

ROBERT GAGNON  
*Département d'histoire*  
*Université du Québec à Montréal*

DENIS GOULET  
*Département des sciences de la santé communautaire*  
*Université de Sherbrooke*

De 1920 à 1959, le gouvernement québécois a décerné 666 bourses à de jeunes diplômés et artistes afin de leur permettre d'aller se perfectionner d'abord à Paris puis en Europe (c'est pourquoi ce programme est connu aussi sous le nom "bourses d'Europe") et, à partir des années 1930 aux États-Unis et même ailleurs dans le monde. Il s'agit du premier programme québécois de bourses d'études supérieures. Cet article, qui s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche, veut rendre compte de l'impact de ce programme sur le développement scientifique, médical et intellectuel du Québec<sup>1</sup>. En effet, plusieurs des personnalités qui ont façonné le Québec moderne au cours du xx<sup>e</sup> siècle ont été des récipiendaires de ces bourses. Bien que cette initiative du gouvernement québécois ait eu des répercussions importantes dans l'histoire du Québec, il n'existe encore aucune analyse exhaustive sur ce sujet<sup>2</sup>.

Nous viserons surtout à rendre compte du processus de transferts de « modèles ». Plusieurs boursiers ont ainsi acquis une formation qui les a transformés socialement. D'étudiants ou professeurs-enseignants, ils sont devenus chercheurs ou, pour parler comme Pierre Bourdieu, ils ont acquis un *habitus* lié à un champ disciplinaire<sup>3</sup>. Dans les laboratoires de grandes universités ou dans le cadre de séminaires, ils ont été familiarisés à des pratiques intimement liées à la recherche (publication dans des revues spécialisées, techniques de pointe, connaissances des théories dominantes

d'une discipline ou spécialité, etc.). De retour au Québec, ils ont, à leur tour, implanté ces pratiques dans des institutions qui en ont assuré la reproduction, notamment par la création de programmes d'études supérieures<sup>4</sup>.

Cette recherche explorera également un autre volet, soit celui de la coopération internationale. Le programme de bourses découle, en effet, directement des relations, alors nouvelles, entre le gouvernement canadien et la France. La campagne pour la création d'un système de bourses de perfectionnement est le fruit des discussions entamées par le Commissaire général du Canada à Paris, Philippe Roy, avec la section France-Canada du Comité France-Amérique de Paris<sup>5</sup>. C'est toutefois le gouvernement québécois qui met en place le programme de bourses le plus ambitieux, ce qui va d'ailleurs renforcer les relations franco-québécoises. Il n'est donc pas étonnant que, pendant l'entre-deux-guerres, la majorité des boursiers se retrouve dans des établissements français. En 1925-1926, 33 des 45 boursiers résident à Paris. Six ans plus tard, sur les 44 boursiers du Québec, on en compte 35 sur le sol français, même si l'on constate déjà que 20% des boursiers se retrouvent ailleurs qu'en France<sup>6</sup>. Il n'est pas interdit de penser que, parmi les boursiers ayant choisi une institution française pour se perfectionner, certains ont pavé la voie au rapprochement France-Québec dans les années 1960; c'est du moins ce que nous tenterons de montrer<sup>7</sup>.

La Seconde Guerre mondiale va cependant contraindre les boursiers à choisir une autre destination que l'Europe. L'Amérique du Nord deviendra alors leur lieu de prédilection. Comme nous le verrons plus loin, dans les années 1940, il conviendrait de parler plutôt des «bourses d'Amérique». Cette nouvelle tendance va avoir des répercussions importantes sur le développement, au Québec, des sciences en général et des sciences humaines et sociales en particulier.

Le cas d'Albert Faucher, boursier du temps de la guerre, illustre bien ce changement de cap obligé. Le conflit amène, en effet, ce boursier du gouvernement à choisir l'Université de Toronto pour y poursuivre des études supérieures sous la direction d'Harold Innis. Il devient par la suite professeur à l'Université Laval. Faucher nous a laissé un témoignage assez éloquent de l'impact du programme de bourses du gouvernement québécois sur le développement des sciences humaines et sociales, mais également sur les conséquences de ce que Faucher appelle «cette innovation "retours d'Amérique" ». Il écrit ainsi :

Dans un deuxième moment de son histoire, l'École des Sciences sociales, Faculté depuis 1943, entrait, à ce qu'on a dit, dans une phase d'anglosaxonification. [...] quelques-uns des élèves-pionniers dispersés dans l'anglophonie, commençaient de revenir à l'Université Laval: Maurice Lamontagne et Maurice Tremblay de Harvard, Jean-Charles Falardeau de Chicago, Roger Marier de Washington, Gérard Dion de Queen's et qui

donc, de Toronto? À notre retour, nous nous trouvions comme en rupture de tradition. En effet, alors que nos devanciers, pour la plupart, avaient été des «retours d'Europe» que traumatisait la nécessité de travailler, nous étions, nous, des «retours d'Amérique» qu'enthousiasmait l'occasion de travailler. [...] Je pense que cette innovation «retours d'Amérique» représente une caractéristique à retenir pour l'histoire des Sciences sociales à l'Université Laval [...]»<sup>8</sup>

## Le programme de bourses du gouvernement québécois

C'est une loi votée en 1920 par le gouvernement québécois, dirigé alors par Lomer Gouin, qui instaure un programme d'«octroi de bourses pour aider les élèves gradués à suivre des cours additionnels à Paris», des amendements en 1922 et en 1937<sup>9</sup> permettent aux récipiendaires de ces bourses d'aller se perfectionner dans à peu près n'importe quelle université ou école supérieure dans le monde, y compris au Canada. L'Europe et les États-Unis s'avéreront, à deux exceptions près, les endroits privilégiés par la plupart des boursiers (tableau 1). Au tout début, la loi prévoyait l'octroi de cinq bourses de 1200 \$ chaque année, somme importante pour l'époque; les circonstances feront que l'on attribuera, à l'occasion, des demi-bourses de 600 \$, de même que des compléments de bourses de montants encore moindres. Rapidement toutefois, leur nombre augmente et, à compter de 1922, 15 bourses sont décernées annuellement. Elles sont renouvelables et certains pourront en profiter pendant cinq ans (tableau 2). Au moment de son abolition en 1960, le programme aura permis à 666 jeunes Québécois de se spécialiser en médecine, en sciences et en arts (tableau 3). La majorité sont de jeunes hommes francophones (79,6%), mais on y compte également des anglophones (10,9%) et des femmes (11,6%), pour la plupart dans des domaines artistiques. Les prêtres ou les frères ne sont pas absents, mais représentent une infime partie des boursiers (tableau 4).

	1920-1929	1930-1939	1940-1949	1950-1959
Paris	132	65	25	26
France (hors Paris)	6	10	3	7
Europe	7	18	12	17
États-Unis	3	36	161	36
Mexique	0	1	1	1
Canada	0	3	8	0
Inconnus	18	48	29	70

Tableau II Répartition en pourcentage des boursiers selon le nombre d'années financées					
Nb d'années	1	2	3	4	5
	49%	24%	20%	6%	1%

Tableau III Nombre et pourcentage de boursiers selon les grands secteurs d'études			
	nombre	Pourcentage sur 666	Pourcentage sur 589 (moins les inconnus)
Médecine	194	29,1	32,9
Sciences humaines et sociales	156	23,4	26,5
Arts	132	19,8	22,4
Sciences	72	10,8	12,2
Sciences appliquées	35	5,3	6
Inconnus	77	11,6	

Tableau IV Pourcentage des boursiers selon le sexe, la langue et laïcs/clerics					
Hommes	Femmes	Francophones	Anglophones	Laïcs	Clerics
88,4%	11,6%	89,1	10,9%	96,5%	3,5

### La formation de médecins spécialistes

En 1920, la création de la Faculté des sciences de l'Université de Montréal et celle de l'École supérieure de chimie à l'Université Laval représentent le point culminant d'un véritable mouvement scientifique au Canada français<sup>10</sup>. La création du premier programme de bourses du gouvernement québécois s'inscrit en plein dans ce mouvement. Le relèvement scientifique de la formation des médecins fut d'ailleurs une des raisons invoquées pour créer la Faculté des sciences à Montréal, et il n'est pas étonnant que le programme de bourses, au départ, ait visé notamment à permettre à des médecins et à des diplômés en sciences d'aller se perfectionner à l'étranger<sup>11</sup>.

Dans les sciences biomédicales, par exemple, la reconstitution de ces réseaux de formation et d'échanges avec l'Europe et les États-Unis, permet de mieux saisir les modèles médicaux qui façonnent le paysage particulier

de la médecine et de la santé au Québec, grâce aux médecins qui, de retour de l'étranger, ont implanté de nouvelles spécialisations ou techniques<sup>12</sup>. Ces anciens boursiers ont ainsi instauré les premiers programmes de formation dans ces spécialités médicales dans les universités francophones du Québec. Il s'agit notamment des D<sup>rs</sup> Claude Bertrand (1942, États-Unis), Jean Sirois (1937, 1938 et 1939, New York), Maurice Héon (1954 et 1955, Yale) en neurochirurgie, Paul David (1945 et 1946, Boston et Paris) en cardiologie, Émile Gaumont (1929 et 1930, Strasbourg et Paris) en dermatologie, Albert Jutras (1930, 1931 et 1932, Paris) en radiologie, André Davignon (1957, Boston) en chirurgie pédiatrique, Roma Amyot (1927, 1928 et 1929, Paris) en neurologie, André Charest (1952, Roehampton, Grande-Bretagne) en médecine dentaire, Paul Letendre (1940, 1941, 1942 et 1943, Boston et Rochester) en gastro-entérologie, Eugène Robillard (1937 et 1938, Paris) en recherche fondamentale en physiologie, Paul Letondal (1923, 1924 et 1925, Paris) et Fernand Hould (1955 et 1957, Détroit), tous deux pionniers de la pédiatrie au Canada. Signalons également que la boursière Marthe Pelland, récipiendaire de bourses en 1930, 1931 et 1932 à Paris, fut la première étudiante en médecine au Canada français et la première femme neurologue au Québec.

Tous ces cas montrent, à l'évidence, que ce programme d'études à l'étranger, qui a duré quatre décennies, a eu un impact majeur non seulement sur le développement d'une médecine moderne au Québec, mais également sur la formation des médecins et la constitution d'une génération de médecins spécialistes qui mettront en place de nouveaux créneaux cliniques et de nouvelles activités de recherche. Parmi ceux-ci, les D<sup>rs</sup> Bertrand, Sirois, Davignon, Héon, Letendre, Letondal, Hould optent pour la filière américaine plus axée sur la recherche biomédicale, ce qui avait été le cas de plusieurs boursiers à partir de 1939, alors que le D<sup>r</sup> David profite des bourses d'Europe pour se perfectionner à la fois en France et aux États-Unis, ce qui est aussi représentatif du parcours de nombreux spécialistes. Le D<sup>r</sup> Charest s'est perfectionné, quant à lui, en Grande-Bretagne. Les D<sup>rs</sup> Jutras, Amyot, Robillard, tout comme Marthe Pelland, sont allés, quant à eux, en France, dans une filière plus centrée sur la recherche clinique.

### **La formation des spécialistes en sciences humaines et sociales**

En sciences humaines, plusieurs départements doivent leur élan à ce programme des bourses qui a permis aux universités de recruter un premier noyau de chercheurs. On pense notamment à la discipline historique, dont plusieurs boursiers font partie de la première génération d'historiens universitaires comme Alfred Dubuc, boursier en 1954 et 1955 (Belgique-Louvain), Albert Faucher, boursier pendant la guerre qui a étudié à

Toronto, ou Auguste Ferland qui est allé à Paris en 1923 et 1924. Ce sulpicien, professeur à l'Université de Montréal, a gagné une réputation internationale comme thomiste. On pense aussi à Guy Frégault, choisi par M<sup>re</sup> Chartier pour aller se perfectionner en études helléniques à Paris en 1940, mais qui en fut empêché par la chute de la France. Lionel Groulx le convainc alors d'aller se spécialiser en histoire à l'Université Loyola de Chicago. On compte également parmi les boursiers Claude Galarneau (1950, Paris), Jean Hamelin (1956, Paris), Wilfrid Morin (1935, 1936, 1937, Paris), auteur de *L'avenir du Canada français. Nos droits à l'indépendance politique*, publié à son retour d'Europe en 1938, Gordon O. Rothney (1932, 1933, 1934, Londres) qui a fondé le département d'histoire du Memorial University à Terre-Neuve, Antoine Roy, qui n'a que 25 ans quand il publie sa thèse, en 1930, après ses études entreprises en 1927 à l'École des Chartes, à la Sorbonne et au Collège de France – thèse qui s'intitule *Les lettres, les sciences et les arts au Canada sous le Régime français. Essai de contribution à l'histoire de la civilisation canadienne*. Marcel Trudel (1945, 1946, Harvard) fut également un boursier tout comme l'abbé Armand Yon (1948, Paris) qui a beaucoup écrit sur les relations entre le Canada français et la France.

### **La formation d'une élite socio-économique**

Ce programme de bourses a également eu un impact socio-économique certain. L'acquisition de connaissances scientifiques ou technologiques a permis à plusieurs boursiers de reconvertir ce capital scientifico-technique en argent sonnante et trébuchante. Leur expertise a souvent servi de fer de lance à une carrière dans le monde des affaires ou dans les milieux industriels. Les entreprises Lavalin et Cogeco pour ne nommer que deux exemples bien connus, ont été fondées par des boursiers du programme de bourse québécois. Lavalin fut d'abord la firme Lalonde et Valois. Roméo Valois, un diplômé de Polytechnique, qui utilise sa bourse d'Europe pour aller étudier au *Massachusetts Institute of Technology* (MIT) en 1930 et 1931, est d'ailleurs l'un des tout premiers boursiers à ne pas se diriger vers le continent européen. Il faut dire que Polytechnique entretient de bons rapports à la fois avec le gouvernement québécois et le MIT vers lequel, dès le début du siècle, elle dirige quelques-uns de ses meilleurs diplômés<sup>13</sup>. Un autre diplômé de Polytechnique, Henri Audet, est l'instigateur de la firme Cogeco. Tout comme Valois, Audet a fait ses études supérieures au MIT grâce à une bourse du gouvernement, mais treize ans plus tard, soit durant la Seconde Guerre mondiale.

D'autres ont mené une carrière administrative et ont fait avancer des dossiers qui ont marqué l'histoire du Québec. Certains ont fondé des institutions publiques et ont contribué ainsi à bâtir le Québec moderne. Pensons notamment à Adrien Pouliot (1925, 1926, 1927, 1928, Paris) l'un

des bâtisseurs de la Faculté des sciences de l'Université Laval; Alphonse Riverin (1953, New York) qui fut l'un des pionniers de l'Université du Québec; François-Albert Angers (1935, 1936, Paris), instigateur de l'Institut d'économie appliquée; Louis-Philippe Beaudoin (1923, 1925, 1926, Paris) et son rôle à l'École des arts graphiques; Lucien Piché (1945, Boston) au département de chimie de l'Université de Montréal et premier vice-recteur laïque de cette université. D'anciens boursiers ont également connu des carrières politiques et ont contribué, à leur manière, à transformer la société. On pense à Maurice Lamontagne (1942, Harvard), Arthur Tremblay (1944 et 1945, Harvard), René Tremblay (1948 et 1949, Louvain), Maurice Sauvé (1949 et 1950, Paris et Londres), Jean-Luc Pépin (1948, Paris). L'analyse de la carrière de ces bâtisseurs révèle l'impact de ce programme qui visait, notamment, à permettre à des Québécois francophones d'acquérir des compétences pour rivaliser avec leurs compatriotes anglo-québécois.

Dans le domaine des arts, les boursiers comptent des noms extrêmement connus, tels Stanley Cosgrove (1939, 1940, 1941, 1942, Mexique), Jean-Philippe Dallaire (1938 et 1939 et 1944 et 1945, Paris), Hubert Aquin (1951, Paris), Constance Beresford-Howe (1946 et 1947, Providence, RI), André Mathieu (1936, 1937, 1938, Paris et 1941 et 1942, New York) et son père Rodolphe Mathieu (1923 et 1924, Paris), Alfred Pellan (1926 et 1929, Paris), le couple Hélène Loiselle (1952, Paris) et Lionel Villeneuve (1952, Paris), André Turp (1950, Italie) ou Louis Quilico (1952, New York). Plusieurs de ces artistes ont participé au renouveau culturel du Québec à partir des années 1950 et surtout 1960 et ont ouvert la voie à de nouvelles formes d'expression artistique.

## La formation de chercheurs en sciences

En génie, le nombre des boursiers n'est pas aussi élevé qu'en sciences et en médecine, mais permet de former des spécialistes qui feront leur marque dans le champ universitaire et, plus largement, dans le développement d'une expertise en génie, notamment liée aux grands travaux publics; plusieurs travaux ont montré l'importance de l'engagement de chercheurs étrangers dans l'émergence de la recherche au Canada et plus particulièrement à Polytechnique. Ainsi Armand Circé, diplômé de Polytechnique en 1916, bien qu'il n'ait pas acquis un *habitus* de chercheur lors de son séjour à l'*Imperial College of Science and Technology* de Londres comme boursier du gouvernement en 1925, va jouer un rôle de premier plan dans l'émergence et le développement de la recherche à Polytechnique. À son retour à Montréal, il entre dans cette institution et y devient professeur. De 1928 à 1932, il y supervise la construction des laboratoires de résistance des matériaux dont il est le directeur. En 1938, Circé devient le cinquième



directeur de Polytechnique. À la faveur du déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, l'occasion lui est offerte de réaliser l'objectif qu'il caresse, soit inaugurer la recherche de pointe à Polytechnique. Il engage alors Georges Welter, chercheur de réputation internationale et directeur de laboratoire à l'École Polytechnique de Varsovie.

L'activité de Welter dans l'École va modifier profondément l'institution par l'introduction de pratiques nouvelles. Pour la première fois, l'École va devenir un lieu où des professeurs vont attirer des fonds publics et privés pour la recherche. Elle décernera des doctorats et formera ainsi une nouvelle génération de professeurs qui se définiront davantage comme chercheurs plutôt que comme enseignants<sup>14</sup>. Bref, comme professeur et administrateur universitaire, le boursier d'Europe Armand Circé a joué un rôle crucial dans la transformation de l'École Polytechnique. Il n'est pas interdit de penser que son passage à l'*Imperial College* fut déterminant dans cette volonté de sa part d'instaurer la recherche dans l'institution qu'il dirigeait.

En sciences, les boursiers d'Europe ont également contribué à développer l'enseignement supérieur à Montréal et à Québec. On pense notamment à Adrien Pouliot, diplômé de Polytechnique en 1919 et récipiendaire d'une bourse d'Europe en 1925, 1926, 1927 et 1928. Pouliot est au cours de ces années professeur à l'École supérieure de chimie de l'Université Laval. Dans les années 1930, il est le principal instigateur de ce qui deviendra la Faculté des sciences de l'Université Laval<sup>15</sup>. On peut citer également Paul Lorrain, un des pères de la physique moderne au Québec, qui a fondé le laboratoire de physique nucléaire de l'Université de Montréal et qui a complété ses études de doctorat à l'Université McGill. Pierre Demers (1938, 1939 et 1940, Cornell) en physique, Marcel Cailloux (1939, 1940 et 1941, Chicago) en botanique, Lionel Daviault (1926, 1927, 1928 et 1929, Paris) en zoologie, Louis-Paul Dugal (1937, Woods Hole) en biologie, Marcel Gagnon (1953, Massachussets), concepteur et fondateur du Centre d'irradiation du Canada, en biologie appliquée, Paul-Antoine Giguère (1939, 1940 et 1941, Pasadena), récipiendaire de nombreux prix scientifiques, dont le prix David et celui de l'ACFAS en chimie et Maurice l'Abbé (1946 et 1947, Princeton) en mathématiques. On compte également l'abbé Joseph Willie Laverdière (1927, 1928, 1929 et 1930, Lille), pionnier en minéralogie au Québec, Cyrias Ouellet (1930, 1931 et 1932, Zurich et Cambridge) en chimie et René Pomerleau (1927, 1928 et 1929, Paris et Nancy) en foresterie et pionnier de la mycologie. Tous ces scientifiques ont été des boursiers du gouvernement et ont joué un rôle important dans le développement des études supérieures au sein des universités québécoises.

En sciences sociales, en sciences économiques et en sciences de l'éducation, les études sur la disciplinarisation de ces savoirs indiquent que le processus d'importation des modèles européen et américain a joué également

un rôle non négligeable<sup>16</sup>. Or dans tous les domaines, nos données parcelaires révèlent que plusieurs pionniers dans ces champs d'études sont des récipiendaires de ce premier programme de bourses.

Cette réalité vaut également pour les sciences de la gestion. Les Hautes études commerciales (HEC), par exemple, ont régulièrement utilisé ce programme de bourses pour susciter de nouveaux programmes adaptés aux réalités économiques de l'heure, certains universitaires finissant d'ailleurs par occuper des postes dans la fonction publique. Ainsi, François-Albert Angers (1935 et 1936, Paris) est peut-être le plus connu des économistes à avoir obtenu une bourse. Pierre Dagenais (1936, 1937 et 1938), un diplômé des HEC ira étudier la géographie, grâce à sa bourse, à Grenoble. Il fonde par la suite l'Institut de géographie à l'Université de Montréal. Dans les années 1960, Dagenais devient un pionnier de la didactique de la géographie au sein de la Faculté de l'Éducation. De 1930 à 1932, Paul-Henri Guimont étudiera à Harvard. Il deviendra le premier secrétaire de l'École des sciences sociales, économiques et politiques. Devenu professeur à l'Université Laval, il siègera comme commissaire à la Commission Tremblay. Maurice Sauvé reçoit son doctorat de l'Université de Paris en 1952 après avoir reçu une bourse en 1949 et 1950. De retour à Montréal, il œuvra au sein de la Confédération des travailleurs catholiques. Il mènera par la suite une carrière de politicien. Il deviendra ministre des Forêts et du Développement rural dans les années 1960. Jeanne Lapointe, membre de la Commission Parent, est boursière en 1947 et va étudier à la Sorbonne. Cette spécialiste de l'analyse littéraire a joué un rôle de mentor auprès d'écrivains québécois dont Anne Hébert, Marie-Claire Blais et Gabrielle Roy.

### **Les retours d'Europe et d'Amérique qui « ne sont pas revenus » au Québec**

Bien que la très grande majorité des boursiers soient revenus au Québec et aient participé au développement scientifique et artistique de leur province d'origine, quelques-uns ont poursuivi leur carrière hors Québec. En général, ce sont surtout des anglophones qui ont eu le plus tendance à demeurer à l'étranger ou à l'extérieur du Québec, même si quelques Canadiens français les ont imités. On a déjà parlé de l'historien Gordon Rhotney qui a vécu à Terre-Neuve. On peut également mentionner Myer Bloom (1951, Université de l'Illinois) et Solomon J. Buchsbaum (1954 et 1955, MIT), deux physiciens. Le premier, spécialisé en physique nucléaire, a poursuivi sa carrière en Colombie-Britannique à *University of British Columbia* (UBC). Le deuxième a connu encore plus de succès aux États-Unis. Il fut notamment président du *White House Science Council* sous Reagan et Bush père en plus d'être président de l'*Energy Research Advisory Board* sous Carter. Il a terminé sa carrière comme vice-président des

Laboratoires Bell. Jacques Lefrançois (1957, Harvard), quant à lui, fut directeur de recherche au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en France et récipiendaire de nombreux prix scientifiques. Eugène Joliat, pour réaliser son doctorat en histoire à la Sorbonne, a obtenu une bourse d'Europe de 1930 à 1932. Il a connu ensuite une longue carrière comme spécialiste en littérature comparée au *University College* à Toronto. Francis Coleman (1952) est devenu producteur à la BBC à Londres après des études en musique à Rochester aux États-Unis. Hyman Rodman, sociologue de réputation internationale, a poursuivi sa carrière à l'*University of North Carolina* à Greensboro après avoir été boursier du gouvernement en 1954 et 1955, ce qui lui avait permis de décrocher un doctorat de l'Université de Harvard. Ce sont là quelques-uns des rares boursiers à ne pas être revenus poursuivre leur carrière au Québec.

## Conclusion

Ce survol rapide de quelques-unes des personnalités qui ont marqué l'histoire des sciences, de la médecine et de l'art, nous indique que le programme des bourses d'Europe a exercé une influence importante sur le développement scientifique, intellectuel et artistique tant au Québec qu'au Canada. Par le biais de cette étude, nous espérons offrir un point d'entrée unique vers un groupe d'individus qui a constitué l'élite québécoise dans pratiquement toutes les disciplines scientifiques et artistiques comme dans les spécialités médicales entre 1930 et 1980.

## Notes et références

1. Il fut assez difficile de reconstruire la liste des récipiendaires de ces bourses. *Les comptes publics* du Québec, les *Débats (reconstitués)* de l'*Assemblée législative*, le *Fonds du Secrétariat de la Province* nous ont permis d'arriver à cette liste de 666 noms. Il fut encore plus ardu de récolter des données sur les secteurs d'étude de ces boursiers, tout comme des endroits où ils ont parfait leur formation. Nous avons, cependant, réussi à colliger ces informations pour près de 90 % d'entre eux.
2. En fait, peu d'auteurs ont abordé, même de façon succincte, ce sujet. Raymond Duchesne y consacre quelques pages dans son article sur l'institutionnalisation de la recherche au Québec: Raymond Duchesne, «D'intérêt public et d'intérêt privé: l'institutionnalisation de l'enseignement et de la recherche scientifiques au Québec (1920-1940)» dans Y. Lamonde et E. Trépanier (dir.), *L'avènement de la modernité culturelle au Québec*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 1986, p. 189-230; Luc Roussel en parle également dans sa thèse de doctorat: Luc Roussel, *Les relations culturelles du Québec avec la France, 1920-1965*, thèse de doctorat, Université Laval, 1983, p. 37-42.
3. Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1983, chapitre 3. Nous avons déjà étudié ce processus dans le cas d'un chercheur luxembourgeois qui, après

- avoir été formé en Allemagne et œuvré en Pologne, a instauré des pratiques de recherche au Québec. J.-M. Desroches et Robert Gagnon, « Georges Welter et l'émergence de la recherche à l'École Polytechnique de Montréal, 1939-1970 » *Recherches sociographiques*, vol. 24, n° 1, 1983. p. 39-54.
4. C'est vrai autant pour les médecins, nombreux à avoir reçu une bourse du gouvernement et qui ont œuvré dans le milieu hospitalier, que pour les scientifiques ou spécialistes en sciences humaines qui ont fait carrière en milieu universitaire.
  5. Luc Roussel est l'un des rares historiens des relations entre le Canada et la France qui a montré comment le programme des bourses à l'étranger du gouvernement québécois fut créé à l'initiative de Philippe Roy alors commissaire général pour le Canada à Paris: Luc Roussel, *op. cit.* Raymond Duchesne a également étudié l'impact de la France sur l'émergence des sciences au Canada français dans Raymond Duchesne, « La France et l'émergence des sciences modernes au Canada français (1900-1940) », dans P. Petitjean, C. Jami et A.-M. Moulin (dir), *Science and Empires: Historical Studies about Scientific Development and European Expansion*, Dordrecht, 1992, p. 331-338.
  6. Luc Roussel, *op. cit.*, p. 37-42.
  7. L'ambassadeur du Canada à Paris entre 1958 et 1964 n'est nul autre que Pierre Dupuy, l'un des premiers boursiers du programme de bourses d'études à l'étranger. Récipiendaire d'une bourse en 1920, 1921 et 1922, il étudie les humanités classiques à la Sorbonne. Voir Gilles Duguay, *Le triangle Québec-Ottawa-Paris*, Québec, Septentrion, 2010, p. 226-239.
  8. Ottawa, Société royale du Canada, Section des Lettres et Sciences humaines, année académique 1972-1973, p. 13-18, 83 p. Allocation prononcée le 4 novembre 1972 à l'Université Laval, Québec. Notons, en passant, que les chercheurs cités par Faucher n'ont pas tous été des boursiers du gouvernement. Si Lamontagne et Tremblay font partie de ces boursiers, ce ne fut pas le cas de Falardeau, Marier et Dion.
  9. *Statuts de la Province de Québec*, 10, Georges V, Chap. 9, 1920, p. 36; *Statuts de la Province de Québec*, 10, Georges V, Chap. 4, 1922, p. 27; *Statuts de la Province de Québec*, 10, Georges VI, Chap. 72, 1937, p. 257.
  10. Sur le mouvement scientifique au Canada français on pourra consulter R. Duchesne., Y. Gingras, et L. Chartrand, *Histoire des sciences au Québec*, Montréal, Boréal, 1987; Francine Descarries-Bélanger, Marcel Fournier et Louis Maheu, « Le frère Marie-Victorin et les "petites sciences" » *Recherches sociographiques*, vol. 20, n° 1, 1979, p. 7-39.
  11. Denis Goulet, *Histoire de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal 1843-1993*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Études québécoises », 1993.
  12. Robert Gagnon et Denis Goulet, « Le premier programme de bourses d'études du gouvernement du Québec et son impact sur l'implantation des spécialités médicales dans les universités, 1920-1959 », communication au XXI<sup>e</sup> Congrès des sciences historiques, Amsterdam, août 2010.
  13. Voir à ce sujet Robert Gagnon, *Histoire de l'École Polytechnique de Montréal*, Montréal, Boréal, 1991.
  14. Pour plus de détails voir J.-M. Desroches et Robert Gagnon, *op. cit.* et Robert Gagnon, « La Seconde Guerre mondiale et l'émergence de la recherche au

Québec» dans S. Bernier (dir.) *L'impact de la Deuxième Guerre mondiale sur les sociétés canadienne et québécoise*, Ottawa, Défense nationale, 1998.

15. Pour une étude exhaustive de la carrière d'Adrien Pouliot voir Danielle Ouellet, *Adrien Pouliot. Un homme en avance sur son temps*, Montréal, Boréal, 1986.
16. Voir notamment, Marcel Fournier, «L'institutionnalisation des sciences sociales au Québec», *Sociologie et sociétés*, vol. 5, n° 1, 1973; Michel Leclerc, *La science politique au Québec. Essai sur le développement institutionnel, 1920-1980*, Montréal, L'Hexagone, 1982; Creutzer Mathurin, *Les conditions sociohistoriques de la création des facultés de sciences de l'éducation au Québec*, thèse de doctorat, Université de Montréal, 1992; Jonathan Fournier, *Le développement des sciences économiques en milieu universitaire au Québec francophone de 1939 à 1975*, thèse de doctorat, UQAM, 2007; Patrice Régimbald, «La disciplinarisation de l'histoire au Canada français, 190-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 51, n° 2, 1997, p. 163-200.